



HAL
open science

Vivre sans : pourquoi le manque (existentiel) nous est indispensable

Mazarine Pingéot

► **To cite this version:**

Mazarine Pingéot. Vivre sans : pourquoi le manque (existentiel) nous est indispensable. 2024. halshs-04474276

HAL Id: halshs-04474276

<https://shs.hal.science/halshs-04474276>

Submitted on 23 Feb 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NoDerivatives 4.0 International License



Edward Hopper, Soleil du matin (1952). Wikipédia

Vivre sans : pourquoi le manque (existentiel) nous est indispensable

Publié: 30 janvier 2024, 17:11 CET

Mazarine Pingeot

Professeure agrégée de philosophie, Sciences Po Bordeaux

Depuis quelques années, la préposition « sans » a fleuri sur les étiquettes et dans la grammaire du marketing : « sans huile de palme », « sans sucre », « sans sulfate », « sans sulfites » etc., à tel point qu'on a pu se demander si un produit pouvait se vendre sans mettre en avant ce qu'il ne contenait pas.

Certes, ce « sans » revendiqué était convertible en plus – le prix des produits « sans » étant plus élevé. Ce qui se justifie par les nouveaux modes de production plus éthiques, moins productivistes, mais également par la promesse de bonne santé. Une santé en négatif puisque c'est plutôt la garantie d'une absence de produits toxiques qui est vendue sous le « sans ».

Ainsi, après une société de la profusion et du trop-plein, dont les excès en tous genres ont donné lieu tout à la fois à des problèmes de santé publique et à l'accélération du réchauffement climatique, la publicité promeut une société où le manque se répand à une allure qui imite celle... de la profusion justement. Profusion de l'absence et du manque, vite reconvertis en plus et en plein : la société de marché a encore gagné. Le capitalisme, telle la société du spectacle de Guy Debord a réussi à récupérer le manque dans le flux du plein, à traduire le moins en plus, l'absence en valeur ajoutée, et, cerise sur le gâteau, vend de l'éthique à qui peut se le permettre – car tout le monde ne peut pas consommer « sans ». Ce qui n'empêche pas tout le monde de continuer de consommer.

Que l'on soit éthique, ou que l'on soit pauvre (l'opposition étant imposée par le marché), il faut continuer à consommer : mais ultime subtilité, si l'on consomme du sans alcool et du sans sucre, n'est-ce pas la garantie et l'expression d'une forme d'ascèse, autrement dit, d'une manière-de-ne-pas-consommer ? Le marketing a donc inventé la consommation de la non-consommation. Tour de passe-passe sublime qui risque d'écraser sur son passage tous les projets de décroissance.

Du manque d'être au manque d'avoir

Mais revenons un peu en arrière. Car la rhétorique du « sans » fait signe vers la question du manque. Or la logique capitaliste a eu la grande intelligence d'assigner au manque le rôle de moteur, en faisant glisser le manque d'être – qui renvoie à notre statut ontologique – vers le manque d'avoir. Comme le dit Hannah Arendt « travail et consommation ne sont que deux stades du cycle perpétuel de la vie biologique. Ce cycle a besoin d'être entretenu par la consommation, et l'activité qui fournit les moyens de consommation, c'est l'activité de travail », aucune raison de sortir du cycle qui se régénère de lui-même. Nos besoins créent du manque, la consommation les satisfait et exige le travail pour la renouveler, lequel creuse les besoins et ainsi de suite.

Pourtant, le nourrisson, lorsqu'il demande le sein parce qu'il a faim, fait entendre une tout autre demande que la seule satisfaction du besoin. Ne pas l'entendre c'est l'enfermer dans la prison biologique et lui refuser l'accès au monde symbolique.

Le mythe prométhéen lui-même tendait à définir l'homme par son émancipation du cycle biologique : étant nu et dépouillé au contraire de tous les autres animaux, l'homme vole le feu aux dieux, au risque d'une transgression que Prométhée paiera cher.

Déjà, la mythologie installait l'homme dans son rapport au manque : devant l'erreur de son frère Épiméthée qui a distribué tous les attributs naturels aux autres animaux, Prométhée doit créer les conditions de la survie, et ce faisant transforme la condition humaine. Tension première que celle de son geste : l'invention et l'entrée dans le monde symbolique se paye au prix d'un excès – l'homme se mesure aux dieux.

La culture va générer de nouveaux besoins, dont certains sont artificiels. C'est toute la problématique d'Épicure que de les classer pour apprendre à ne plus désirer ce qui occasionnerait le trouble et la souffrance. S'en tenir aux seuls besoins nécessaires, telle est la définition de l'ataraxie, sagesse antique qui consiste en une ascèse fondée sur la connaissance.

Mais dès l'Antiquité, les promoteurs de l'absence de souffrance sont concurrencés par une voix alternative, celle de Calliclès : adversaire redoutable de Socrate, il prétend que l'absence de désir, c'est la mort – seule une pierre ne désire pas. À ce titre, le désir doit être sans cesse régénéré et l'image des tonneaux percés qu'utilise Socrate pour la dénigrer semble au contraire figurer assez parfaitement la vision de la vie de Calliclès.

Il faut préciser que la philosophie grecque s'inscrit dans une certaine conception du monde qui rejailit nécessairement sur elle. La vision du cosmos est en effet normative, c'est à son image que se déploient la physique, la pensée politique et l'anthropologie. Pour les penseurs de l'Antiquité, le cosmos est plein et fini : sens et orientation lui sont immanents, chaque chose a sa place. Dans la cosmologie aristotélicienne, le mouvement le plus parfait est celui du cercle qui revient au même point, de même que la temporalité s'y adosse : les régimes se succèdent, se corrompent, puis reviennent selon un ordonnancement strict. Le fini figure la perfection quand l'in-fini qualifie un défaut. Dès lors, on peut comprendre que la plénitude représente l'idéal à atteindre, au regard de l'image normative du cosmos.

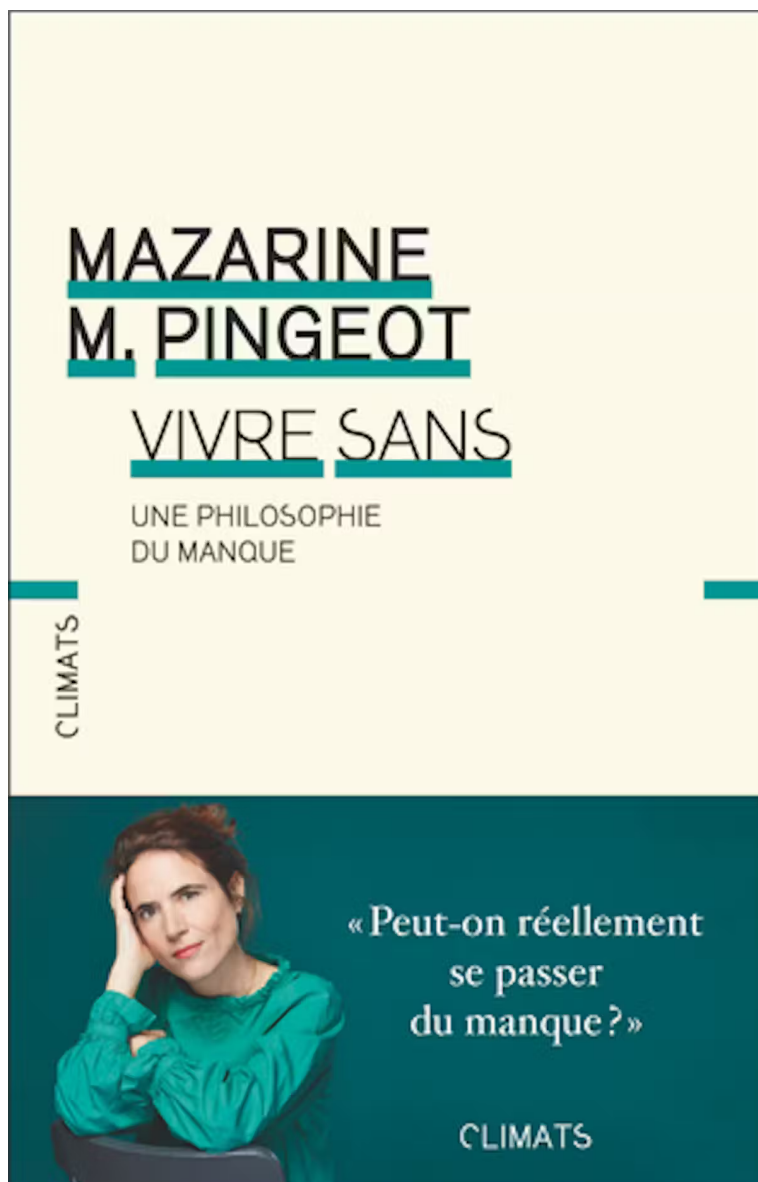
La fin du fini

La modernité, en bouleversant cette vision du monde et en affirmant l'existence de l'infini, change la donne. L'homme va devoir s'y confronter, lui qui se sait fini. L'angoisse existentielle qui sera celle du XVI et du XVII^e siècle et que décrit si bien Pascal s'explique en partie parce que l'homme se trouve « comme égaré dans ce recoin de l'univers sans savoir qui l'y a mis, ce qu'il est venu faire ». Ou encore « Que l'homme [...] se regarde comme égaré dans ce canton détourné de la nature ; et que, de ce petit cachot où il se trouve logé, j'entends l'univers, il apprenne à estimer la terre, les royaumes, les villes et soi-même à son juste prix. Qu'est-ce qu'un homme dans l'infini ? » C'est un grain de poussière qui n'a peut-être d'autre solution que le divertissement pour oublier son statut : « ... et on ne recherche les conversations et les divertissements des jeux que parce qu'on ne peut demeurer chez soi avec plaisir. Mais quand j'ai pensé de plus près, et qu'après avoir trouvé la cause de tous nos malheurs, j'ai voulu en découvrir les raisons, j'ai trouvé qu'il y en a une bien effective, qui consiste dans le malheur naturel de notre condition faible et mortelle, et si misérable que rien ne peut nous consoler lorsque nous y pensons de près. »

Or quoi de plus divertissant que la proposition capitaliste d'une consommation sans fin ? N'assistons-nous pas là à ce glissement dont on parlait entre l'être et l'avoir ? Ce manque ontologique qui constitue notre condition trouve dans le manque d'objets un viatique, une échappatoire. Et il ne s'agit plus seulement de combler le manque biologique, mais bien le manque symbolique dont l'expression est l'angoisse : « La spiritualité constitue peut-être un don de naissance de l'enfant, mais elle a été confisquée par les marchés de la consommation puis redéployée afin d'huiler les rouages de l'économie de consommation. » écrit Zygmunt Bauman dans *La société liquide*. Le problème étant que cette vie liquide transforme la nature des choses : « La vie liquide est une vie de consommation. Elle traite le monde et tous ses fragments animés et inanimés comme autant d'objets de consommation : c'est-à-dire des objets qui perdent leur utilité (et donc leur valeur) pendant qu'on les utilise. Elle façonne le jugement et l'évaluation de tous les fragments animés et inanimés du monde suivant le modèle des objets de consommation. »

Penser l'incommensurable

La question est alors la suivante : qu'est-ce qui peut échapper à « l'évaluation » ? Autrement dit, qu'est-ce qui peut échapper à un système où tout est en relation – où tout est relatif – comme le veut le marché, mais comme on le trouve également dans l'affirmation d'une immanence radicale (est immanent ce qui est situé dans les limites de l'expérience possible). Or ce qui n'est pas relatif, dans la langue française, est dit « absolu ». Pointent alors les différentes tentations de la croyance : croyance en un dogme et approche fondamentaliste de la religion, croyance dans la science et approche transhumaniste de la technique. Sauf que cet absolu n'en est pas un, puisqu'il est relatif au manque qui l'engendre mais qui préfère s'ignorer : il fait réponse à une question inaudible, à une question devenue insupportable : pouvons-nous accepter le manque d'être, et chercher une autre voie que la voie consumériste, la voie fondamentaliste ou encore celle du monde virtuel qui ne souffre pas la vulnérabilité ni la mort ? N'est-ce pas précisément dans ce manque originaire, cette faille, que s'originent la quête de sens, la création, la sublimation, le désir amoureux, voire le désir métaphysique ?



Car il existe, à côté du désir de posséder et de jouir, un désir inextinguible mais angoissant, qui ne peut être comblé mais qui comble, qui se nourrit de son impossible satisfaction car ce qu'il répète, c'est précisément ce rapport entre le fini et l'infini qu'avaient entrevu Pascal ou Descartes. Il n'est pas besoin d'adopter la réponse pascalienne – à savoir la grâce – pour entendre ce rapport.

C'est ce rapport du non rapport, cette relation de la non-relation si bien décrite par Levinas – nous savons que l'infini est, mais nous ne pouvons le penser, l'embrasser, il fait échec à notre toute-puissance, à la souveraineté de notre pensée – qui ouvre cette béance, cette faille dans l'être, et qui empêche que se referme sur nous la totalité (qu'elle soit celle du marché, du fondamentalisme, ou encore de la promesse virtuelle). Dans cette faille, il est alors possible de penser de l'« incommensurable » – et ce qui échappe à toute évaluation, à toute mesure. Des notions comme la dignité humaine en font partie.